

Documents EPISCOPAT

BULLETIN DU SÉCRÉTARIAT DE LA CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES DE FRANCE

VERS LE SYNODE DES ÉVÊQUES D'OCTOBRE 2001

A l'Assemblée plénière de Lourdes en novembre 2000, Mgr **Claude Dagens** a présenté non seulement le thème du Synode, mais il a situé le ministère épiscopal comme source de l'espérance. Son message ne concerne pas que les évêques, mais tous ceux qui, à des titres divers, consacrent leurs forces à la mission.

I. UN SYNODE D'ÉVÊQUES CONSACRÉ AU MINISTÈRE ÉPISCOPAL



Bulletin publié
sous la responsabilité
du Secrétariat général
de la Conférence
des évêques de France

Directeur de publication :
Mgr Bernard LAGOUTTE,
secrétaire général
de la Conférence
des évêques de France

Soyez d'abord remerciés, frères, de m'avoir choisi pour représenter notre Conférence épiscopale à ce prochain Synode des évêques, avec Jean-Pierre Ricard, Georges Gilson et Olivier de Berranger !

Au sujet de cette X^e assemblée générale ordinaire du Synode des évêques, nous disposons au moins de deux indications sûres :

- D'abord qu'elle aura lieu à Rome en octobre 2001, et non pas en octobre 2000, comme cela avait été initialement prévu. Ce sera donc le premier synode du siècle nouveau.
- Ensuite que cette assemblée d'évêques sera consacrée au ministère épiscopal, dans la ligne des synodes précédents qui

ont porté sur les grandes catégories qui constituent l'Église : successivement les laïcs en 1987, les prêtres en 1990 et les consacré(e)s en 1994. On peut espérer que les évêques ne parleront pas seulement d'eux-mêmes, mais qu'ils se situeront résolument à l'intérieur du grand Corps de l'Église, à la manière de l'évêque d'Hippone, Augustin : « Avec vous, je suis chrétien, pour vous, je suis évêque. »

À ce souhait élémentaire, j'en ajouterai deux autres, en forme d'espoirs réalistes.

- En premier lieu, j'espère que ce synode sera, comme les autres, mais peut-être plus que les autres, précisément en raison de son sujet, un vrai moment d'expérience collégiale, à la fois affective et effective, selon le langage consacré.

Que nous puissions nous reconnaître non pas comme des fonctionnaires de Dieu et de l'Église, mais comme des frères, heureux d'échanger nos convictions, nos joies, nos épreuves et nos projets.

Et que nous puissions aussi faire, dans cette assemblée internationale, une expérience analogue, toutes proportions gardées, à celle que nous faisons dans nos synodes diocésains : une expérience de liberté animée par la foi au Christ, une expérience institutionnelle où l'on comprend peu à peu que, même s'il existe des rapports de forces et d'idées, même s'il existe, sur tel ou tel point, une majorité et une minorité, l'Église porte en elle une autre logique, la logique de l'Esprit Saint, conseiller et défenseur, qui permet de faire face à des réalités nouvelles à partir d'une question radicale : « Seigneur, qu'attends-tu de nous pour les temps qui sont les nôtres ? » Les solutions qui se dessinent alors ne viennent pas d'un consensus vague et forcé, mais d'une maturation progressive des consciences. C'est une véritable expérience de responsabilité partagée, et partagée avec l'Esprit Saint.

- En second lieu, je devine, sans être prophète, que ce Synode de 2001 réunira des évêques dont la très grande majorité, pour ne pas dire la presque totalité, n'aura pas vécu le concile Vatican II qui s'ache-

vait en 1965. C'est une raison de plus pour nous demander, 36 ans après, comment nous mettons en œuvre les grandes orientations du concile Vatican II au sujet de la charge pastorale des évêques (c'est le décret *Christus Dominus*), qu'il s'agisse de la relation des évêques à l'Église universelle ou qu'il s'agisse de l'exercice du ministère épiscopal dans nos Églises particulières.

L'heure n'est-elle pas venue de procéder à une sorte d'examen de conscience, précisément dans chacun de ces deux grands domaines qui structurent le décret *Christus Dominus* ?

PREMIER DOMAINE

Celui qui concerne précisément le Synode des évêques lui-même, selon la mission que lui reconnaît le texte conciliaire. « Les évêques [...] apportent au Pasteur suprême de l'Église une aide plus efficace au sein d'un conseil, qui a reçu le nom de Synode des évêques. Et du fait qu'il travaille au nom de tout l'épiscopat catholique, ce Synode est en même temps le signe que tous les évêques participent en une communion hiérarchique au souci de l'Église universelle » (*Christus Dominus*, n° 5). Comment manifester que ce souci est réel et que le Synode en est le signe efficace, aussi efficace qu'il est possible ?

SECOND DOMAINE

Le ministère de l'évêque dans son diocèse, car « un diocèse est une portion du peuple de Dieu confiée à un évêque pour qu'avec l'aide de son presbyterium, il en soit le pasteur : ainsi le diocèse, lié à son pasteur et par lui rassemblé dans le Saint-Esprit grâce à l'Évangile et à l'Eucharistie, constitue une Église particulière en laquelle est vraiment présente et agissante l'Église du Christ, une, sainte, catholique et apostolique » (*Christus Dominus*, n° 11). Il y a là, en quelques lignes, un abrégé d'ecclésiologie et de théologie pastorale. Le Synode aura certainement à s'appuyer sur ces affirmations fondamentales pour redire que le ministère épiscopal ne s'inspire pas d'un

modèle politique, hier celui du prince ou du monarque, aujourd'hui celui du gestionnaire ou de l'arbitre, mais que notre modèle est celui des apôtres, appelés par Jésus et envoyés par Lui dans le monde pour le représenter et pour servir son Corps. Permettez-moi au passage d'insister sur ce modèle « apostolique » qui me semble plus large et plus parlant que les seules images pastorales, parce qu'il fait ressortir l'envoi pour la mission et la passion pour le Corps du Christ et pour la vie du monde.

J'ose souhaiter aussi que la perspective de ce Synode soit pour nous un encouragement à partager notre expérience apostolique, inséparable de la vie de nos Églises locales, telles qu'elles sont, avec leurs fragilités, tellement réelles, et aussi leur fécondité, aussi réelle. C'est sur ce terrain là que je voudrais me tenir pour répondre à une question lancinante qui nous est posée et que nous nous posons : « Comment pouvons-nous vivre d'espérance, alors que nous n'ignorons rien des fragilités et des pauvretés de nos Églises ? »

II. LE MINISTÈRE DE L'ESPÉRANCE AU SEUIL DU XXI^e SIÈCLE

Pour accentuer encore cette question, je me référerai non pas à la *Lettre aux catholiques de France*, mais aux paroles par lesquelles le cardinal Etchegaray introduisait l'Assemblée des évêques à Lourdes, il y a presque vingt ans, en 1981. J'ai souvent relu et ruminé le diagnostic formulé par notre président d'alors : « Notre Église commence à peine son Exode : la longue, la biblique, la salutaire, la féconde traversée du désert. Nous ne sentons plus sous nos pas l'humus chrétien qui a nourri tant de générations. Le peuple qui avance lentement compte moins de pratiquants, moins de militants et ses enfants sont moins nombreux à être catéchisés. Les prêtres qui accompagnent le peuple sont de plus en plus clairsemés, vieillissés et affaiblis par la surcharge ou la dispersion de leurs tâches. Jusqu'ici, nous pouvions vivre d'illusions, d'expédients. Maintenant, nous découvrons que le décalage entre l'Évangile et le monde est beaucoup plus grand que notre mémoire collective ne l'imaginait [...] Dans notre Exode, les oasis sont plus rares, elles sont plus verdoyantes aussi, cultivées par des passionnés de l'Évangile. Nous n'avons à rougir d'aucun de nos efforts passés, mais

nous aurons à y faire davantage traverser la foi de part en part (cf. Rm 1, 17). Nous ne nous sommes pas laissés bercer de paroles incantatoires, mais nous aurons à accueillir davantage la vision johannique de l'Apocalypse, qui remet avec vigueur dans la trajectoire pascale une Église confessante et souffrante, celle des témoins et des martyrs [...] Il est dur, mais exaltant de se reconnaître contemporains du Christ et des Apôtres » (*L'Église que Dieu envoie*, Lourdes 1981, pp. 22-23).

Le prêtre que j'étais en 1981 avait trouvé ce diagnostic assez sévère, mais courageux. L'évêque que je suis devenu estime que le réalisme de l'espérance exige ce courage-là. Mais ce courage nous oblige, comme successeurs des apôtres, « à justifier notre espérance devant ceux qui nous en demandent compte », comme l'écrit l'apôtre Pierre (cf. 1 P 9, 15). Où sont les raisons vérifiables de notre espérance ?

1. NOUS VOULONS ALLER AU CŒUR DU MYSTÈRE DE LA FOI

L'espérance ne s'invente pas. Elle est donnée. Elle nous est donnée par ces personnes

qui découvrent la nouveauté de l'Évangile du Christ et qui en vivent.

Ces personnes existent. Nous les rencontrons. Ce sont des catéchumènes, hommes et femmes, souvent marqués par les précarités de l'existence et qui trouvent dans l'Évangile des raisons de vivre et de se relever. Ce sont des jeunes, minoritaires sans doute, mais en état d'attente, et non pas de refus, et qui demandent à des adultes d'avancer avec eux sur le chemin de la foi. Ce sont des « recommandants », des gens qui désirent recevoir à frais nouveaux une initiation au mystère chrétien et à la vie chrétienne. Ce sont aussi ces hommes et ces femmes qui participent au nouveau déploiement de l'Église dans leurs communes en même temps que dans leurs paroisses, parce qu'ils n'oublient pas que la foi au Christ doit s'inscrire dans le tissu souvent déchiré de notre société.

Nous ne pouvons pas nous contenter d'accueillir ces personnes, ni de les mentionner pour mémoire ou pour contrebalancer les courbes descendantes de la pratique religieuse. Ces personnes nous obligent à aller au cœur du mystère de la foi, parce qu'elles-mêmes ont compris que ce cœur de la foi, ce mystère de Jésus Christ Sauveur, est inséparable du mystère de l'homme, de tout être humain en quête de vérité, comme Jean Paul II nous en avait avertis dans sa première encyclique *Redemptor hominis*, en 1979.

Et ces personnes, adultes ou jeunes, nous rappellent aussi que le mystère du mal est inséparable du mystère de la foi. C'est même là où l'existence humaine, qu'elle soit celle des individus ou celle des peuples, est la plus marquée par des blessures et des brisures que la Révélation de l'Amour de Dieu à travers la Croix de Jésus devient la plus parlante.

Comme pour ce jeune, à qui j'allais donner le sacrement de confirmation et qui citait, dans sa lettre, cette phrase qu'il avait lue dans un livre : « Le plus grand bonheur, ce n'est pas de se souvenir. C'est d'oublier. » Et aussitôt après, venait cette question personnelle : « Est-on responsable de ce que l'on est ? »

Tous les évêques qui ont fait l'expérience des catéchèses lors des JMJ de Paris ou de Rome savent à quel point le dialogue de la foi inclut ces questions radicales de vie et de mort.

Il nous faut donc inciter nos communautés chrétiennes à prendre les moyens d'aller jusqu'à « l'abrupt de la foi », là où le mystère de mort et de résurrection de Jésus Christ vient s'inscrire au plus profond de nos existences, avec leurs fragilités et leurs blessures.

C'est le dialogue de Jésus avec les disciples d'Emmaüs qui peut devenir alors notre référence. Car Jésus commence par écouter les questions et les révoltes de ces hommes désarmés, il entreprendra ensuite de déchiffrer pour eux la grande histoire du salut et l'événement de la Croix, avant de se laisser reconnaître à travers le geste de la fraction du pain. Les apôtres auront à confirmer cette expérience décisive pour qu'elle prenne place dans l'Église naissante.

Mais l'Église n'en finit pas de naître à partir de ceux qui s'ouvrent ainsi au don de Dieu. Notre responsabilité apostolique nous appelle à garantir et à susciter une telle ouverture, y compris à l'égard de ceux qui se refuseraient à la croire possible. Nous avons le droit et le devoir d'interpeller le peuple qui nous est confié : « Allez-vous continuer à gémir sur ce qui vous manque ? Ne comprenez-vous pas ce qui nous est déjà donné ? » Le ministère de l'espérance inclut de tels avertissements, comme pour Jésus par rapport à ses disciples qui sont avec lui dans la barque, après la multiplication des pains et qui s'inquiètent parce qu'ils n'ont pas de pains : « Vous ne saisissez pas encore et vous ne comprenez pas ? » (Mc 8, 17)

2. DANS LA PAUVRETÉ, NOUS APPRENNONS À FAIRE CORPS

Mais notre espérance d'évêques est évidemment accrochée à la vie ordinaire de nos Églises locales, dont on sait la pauvreté en forces disponibles. À cet égard, je me souviens de mon entretien personnel avec Jean Paul II, lors de la dernière visite *ad limina* des évêques de la région Aquitaine en 1997.

J'ai dit au Saint Père que je voulais lui parler surtout de l'expérience spirituelle que nous faisons actuellement en France, et précisément dans mon diocèse d'Angoulême. J'ai aussitôt précisé : « C'est l'expérience d'une réelle espérance dans la pauvreté. »

Et je lui ai expliqué ce que révèle dans notre Église la pratique du déploiement pastoral.

C'est une façon effective de faire face à la pauvreté, en ne succombant pas à la tentation qui consiste ou bien à se lamenter interminablement, ou bien à chercher des coupables que l'on trouve sans peine du côté des prêtres, des évêques ou des autorités romaines, selon le goût de chacun.

Mais la pauvreté peut nous apprendre à partager non seulement les charges et les fonctions, mais d'abord la foi au Christ qui nous fait vivre en Corps du Christ. C'est cela qui se passe effectivement quand des prêtres et des laïcs, sans oublier les diacres et les religieuses, apprennent à prendre en charge, de façon solidaire, la mission chrétienne, dans les multiples domaines de la catéchèse, de la prière, de la liturgie, de la solidarité, de l'accueil pour les sacrements, de la présence à tous les oubliés de la société.

Quand se déploie effectivement cette dynamique sacramentelle, et non pas fonctionnelle, c'est-à-dire cette dynamique qui fait appel aux sacrements reçus par chacun, pour les uns le baptême et la confirmation, pour d'autres l'ordination au ministère apostolique, alors l'Église apparaît pour ce qu'elle est vraiment : un Corps dont les membres différents ont besoin les uns des autres et le reconnaissent, les baptisés ayant à déployer activement le signe de leur baptême, et les prêtres ayant non pas à tout faire, mais à veiller sur la vitalité et la croissance du Corps entier.

Ce qui apparaît ainsi, ce n'est pas seulement la forme vivante de l'Église. C'est sa raison d'être : comme le dit la Constitution *Lumen gentium*, elle est dans le Christ, « comme le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec

Dieu et de l'unité de tout le genre humain » (*Lumen gentium*, n° 1). Mais elle est, plus radicalement, le signe de la charité du Christ, ouverte à tous ceux qui attendent des signes, et en priorité aux personnes désarmées devant la vie et ses épreuves.

Je n'emploierais pas une telle formule si je ne l'avais pas entendue dans la bouche d'une femme de mon diocèse qui est relais paroissial dans sa commune. Cette femme, chargée d'entretenir l'église et d'accompagner les personnes affrontées au deuil, m'a dit elle-même qu'en exerçant ses responsabilités, elle avait compris que ce qu'elle mettait en œuvre, ce n'étaient pas ses qualités à elle, mais c'était la charité du Christ.

J'atteste que, quand cette expérience se réalise, c'est la sacramentalité de l'Église tout entière qui se trouve manifestée. Et les prêtres vivent alors plus radicalement la grâce de leur ordination, qui fait d'eux les garants de cette sacramentalité.

Il nous revient alors de vérifier que cette sacramentalité se réfère effectivement aux deux gestes inséparables par lesquels Jésus a fondé l'Église pour qu'elle soit le signe de sa charité à Lui : le geste du lavement des pieds et le geste de l'Eucharistie. L'Église n'est signe de la charité du Christ que si ses membres accomplissent à la fois les actes de la vie fraternelle, c'est-à-dire du service et du partage, et aussi les actes de la vie sacramentelle, et en particulier ceux de l'Eucharistie.

Nous sommes les garants de cette relation intime entre le « sacrement du pauvre » et le « sacrement de l'autel », comme le disait l'évêque de Constantinople, Jean Chrysostome, qui savait de quoi il parlait, comme nous.

3. L'ÉVANGILE ET L'ÉGLISE SONT ATTENDUS D'UNE AUTRE MANIÈRE

J'espère que personne ne reprochera aux raisons précédentes d'être seulement intérieures à la vie de l'Église. Mais, s'il le fallait, il ne serait pas difficile d'expliquer que

cette expérience, dont nous sommes témoins et artisans, s'inscrit dans la trame de notre société actuelle.

Je n'aurais sans doute pas osé dire cela, si je n'avais pas fait depuis quelques années l'expérience de visites pastorales, au cours desquelles je n'ai pas seulement rencontré les membres des communautés chrétiennes, mais aussi des élus locaux. J'ai constaté alors, au début avec surprise, ensuite avec une joie profonde, que l'Église avait la capacité de réunir des gens aux options différentes sur le terrain des réalités locales, aussi bien dans des secteurs ruraux que dans des zones urbaines et périurbaines.

En écoutant ces élus locaux, j'ai compris qu'ils sont confrontés aux mêmes défis que nous, les catholiques, et avant tout, à ce défi majeur qui tient à la difficulté de faire des projets et de secouer les inerties ambiantes.

Quand on accepte de dialoguer ainsi avec des responsables de la société civile, on se rend compte que l'Église aurait tort de rester repliée sur elle-même, par crainte d'être accusée, si elle sort d'elle-même, de devenir un groupe de pression.

L'Église est attendue sur la place publique, parce qu'on sait, à moins de cultiver des phantasmes dépassés, qu'elle ne rêve pas d'occuper une position hégémonique. Elle a quelque chose à dire qui concerne l'enjeu humain des évolutions actuelles, si l'on admet que notre société est de plus en plus caractérisée par ce que Paul Ricœur a appelé le progrès de la rationalité et le recul du sens. Plus la raison, surtout calculatrice et manipulatrice, déploie ses possibilités, plus les raisons de vivre, de choisir, de décider semblent fragiles. L'écart grandit sans cesse entre les performances de la technique et le déficit de la morale, aussi bien dans le sport que dans l'action politique ou économique.

De sorte que l'on ne sait plus très bien au nom de quoi il faudrait affirmer la dignité inaliénable de tout être humain et son droit à ne pas être manipulé. Sans doute devons-nous être plus audacieux pour manifester les

raisons qui nous poussent à mener, contre vents et marées, ce combat pour l'humanité de tout être humain, aussi bien de l'embryon déjà vivant dans le ventre de sa mère que des travailleurs traités comme des pions sur un échiquier.

En ne craignant pas de dire, lorsque cela est possible, que ce combat culmine dans l'événement de la Croix, lorsque le criminel qui est près de Jésus entre en dialogue avec lui : « Souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton Royaume ! Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis » (Lc 23, 42-43).

Il y a donc un au-delà de la justice des hommes. Il y a une espérance plus forte que toute violence. C'est sans doute la raison pour laquelle le témoignage des moines de Tibherine demeure si parlant, et pas seulement en Algérie : parce qu'il laisse entrevoir que, même là où des hommes ont semé la haine, une force de réconciliation peut germer. En bien des pays du monde, et aussi chez nous, des évêques savent le prix de cette espérance-là, qui ne vient pas « du monde ».

4. PONTIFE ET PÈRE

Un dernier mot, qui sera encore un souhait pour ce synode à venir. On dit quelquefois qu'il faudrait renouveler notre vocabulaire, afin d'exprimer en termes neufs des réalités anciennes.

Surtout que l'on nous garde le terme d'évêques, qui fait de nous des veilleurs de Dieu et du monde qui vient !

Mais, s'il fallait suggérer d'autres mots intimement associés au ministère épiscopal, j'en suggérerais deux.

D'abord, au risque de choquer, le mot de pontife. Car ce mot indique le travail qui consiste à faire des ponts ou, équivalentement, à abattre des murs. Dieu sait, et nous aussi, que nous vivons dans un monde fragmenté où ce genre de travail est urgent. Tant mieux si les évêques sont des hommes qui servent la compréhension et la communion entre tous les membres de l'Église, et qui

paient aussi de leur personne pour qu'entre notre Église et notre société, des méfiances soient surmontées, des dialogues entrepris, des réconciliations rendues possibles !

Mais l'autre mot auquel je tiens est celui de père. Je sais que l'on nous demande d'être fraternels, spécialement à l'égard des prêtres, qui partagent de près nos joies, nos soucis, nos projets. Mais la paternité de l'évêque est aussi profondément réelle.

Car nous contribuons, avec la mère Église, à engendrer des enfants de Dieu à l'espérance. Et nous avons le droit de dire, comme Paul aux Corinthiens turbulents : « Quand vous auriez dix mille pédagogues en Christ, vous n'avez pas plusieurs pères. C'est moi qui, par l'Évangile, vous ai engendrés à Jésus Christ » (1 Co 4, 15). Il faut une réelle audace pour parler ainsi. Il y faut la passion des apôtres. Mais cette passion nous fait vivre, avec toutes nos limites d'hommes. Elle justifie aussi notre espérance.

*
* *

Toute reproduction interdite

Édité par le Secrétariat général de la Conférence des évêques de France

Directeur de la publication : Mgr Bernard Lagoutte

Secrétariat de rédaction : Mme M.-H. Tornéro-Torrès

Maquette : Mme A. Dedieu

106, rue du Bac - 75341 PARIS CEDEX 07

Dépôt légal : janvier 2001

Imprimerie INDICA - 27 rue des Gros-Grès, 92700 COLOMBES